

Le refus.

mon refus est refus
le refus de à un certain moment, face aux évènements futurs, la décision
d'un refus. Le refus est absolu, catégorique, sans conditions. Il ne discute pas,
ni ne doit être discuté. Car en fait il est silencieux et solitaire,
même lorsqu'il s'exprime, comme il le faut, au plus près. Les hommes
s'opposent, et qui est refus par le refus, ~~est refus~~
contingence sociale et il n'a pas de conditions. Le refus est l'af-
firmation d'une chose à prendre en compte. Ce qui est refus, est
l'indivisible refus, l'élément de ce hors-critère, ~~est refus~~
Et il est le refus d'être en refus dans lequel il n'y a pas
de refus dans lequel il n'y a pas de refus et de refus, par
à être refus. Le refus est refus et refus, quelque chose
même refus et le même refus d'être, des refus qui sont refus. Refus
difficile à accepter. Refus difficile à accepter. Refus
qui refus, ~~est refus~~ le refus, mais un refus refus, un refus refus,
une refus refus et refus refus. Et c'est, par, le refus de refus
refus et refus refus refus. Le refus n'est pas refus
est le refus refusant (est le refus refus et refus), mais
cette réflexion refus de refus refusant cette
chaque refus le refus refus refus. est refus refus, refusant refus et
est refus refus refus refus refus. refus refus

En 1958, Dionys Mascolo et Jean Schuster créent, dans le but de s'opposer à la façon dont Charles De Gaulle s'est emparé du pouvoir, la revue *Le 14 juillet*. Trois numéros paraîtront en 1958 et 1959 (que *Lignes* a déjà republiés en fac-similé [*Lignes* hors-série, Séguier, 1990]) ; Maurice Blanchot collaborera aux numéros 2 et 3. Ces collaborations constitueront les premières à caractère « politique » depuis la fin de la guerre.

Le texte publié dans le n° 2 s'intitule « Le Refus » ; il était précédé des extraits d'une lettre de son auteur adressée à Dionys Mascolo : « *Ce petit texte est surtout destiné à affirmer mon accord avec vous [...]. Le refus dont je parle s'endort aisément, et il faut se lier par une décision qui ensuite ne cédera plus. La tâche est d'abord de ramener les intellectuels, qui ne sont pas politiquement engagés, à ce respect de ce qu'ils sont, qui ne peut leur permettre ni le consentement, ni même l'indifférence : quelque chose s'est passé. La difficulté sera sans doute de les empêcher d'être eux-mêmes, comme il arrive parfois lorsqu'ils sont conduits à prendre parti dans les événements publics [...].*

Comprendre ce qui est arrivé reste le plus nécessaire, et aussi le mouvement qui inéluctablement en résulte. Le passé ne nous éclaire pas trop, il y a quelque chose de différent, une promesse d'oppression nouvelle. Nous risquons d'aller au pire par de bizarres chemins, mais il dépend de nous, toutes les voies nous étant pour l'instant fermées, de trouver, précisément à partir de là, une issue, en refusant à tout moment et en tous ordres de céder. »

À un certain moment, face aux événements publics, nous savons que nous devons refuser. Le refus est absolu, catégorique. Il ne discute pas, ni ne fait entendre ses raisons. Quoiqu'il reste silencieux et solitaire, même lorsqu'il s'affirme, comme il le faut, au grand jour. Les hommes qui refusent et qui sont liés par la force du refus, savent qu'ils ne sont pas encore ensemble. Le temps de l'affirmation commune leur a précisément été enlevé. Ce qui leur reste, c'est l'irréductible refus, l'amitié de ce Non certain, inébranlable, rigoureux, qui les rend unis et solidaires.

Le mouvement de refuser est rare et difficile, quoique égal et le même en chacun de nous, dès que nous l'avons saisi. Pourquoi difficile ? C'est qu'il nous faut refuser, non pas seulement le pire, mais un semblant raisonnable, une solution qu'on dira heureuse et même inespérée. En 1940, le refus n'eut pas à s'exercer contre la force envahissante (ne pas l'accepter allait de soi). Mais contre cette chance que le maréchal Pétain, avec bonne foi certes, s'affirmait être et contre toutes les justifications dont il pouvait se réclamer. Aujourd'hui, l'exigence du refus n'est pas intervenue à propos des événements du 13 mai (qui se refusent d'eux-mêmes), mais face à ce pouvoir qui prétendait nous réconcilier honorablement avec eux, par la seule autorité d'un nom.

Ce que nous refusons n'est pas sans valeur ni sans importance. C'est bien à cause de cela que le refus est nécessaire. Il y a une raison que nous n'accepterons plus, il y a une apparence de sagesse qui nous fait horreur, il y a une offre d'accord et de conciliation que nous n'entendrons pas. Une rupture s'est produite. Nous avons été ramenés à cette franchise qui ne tolère plus la complicité.

Quand nous refusons, nous refusons par un mouvement sans mépris, sans exaltation, et anonyme, autant qu'il se peut, car le pouvoir de refuser ne s'accomplit pas par nous-mêmes, ni en notre seul nom, mais à partir d'un commencement très pauvre qui appartient d'abord à ceux qui ne peuvent pas parler. On dira aujourd'hui qu'il est facile de refuser, que l'exercice de ce pouvoir comporte peu de risques. C'est sans doute vrai pour la plupart d'entre nous. Je crois cependant que refuser n'est jamais facile, que nous devons apprendre à refuser et à maintenir intact, par la rigueur de la pensée et la modestie de l'expression, ce pouvoir de refus que désormais chacune de nos affirmations devrait vérifier.